

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U. \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 2.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par un bon sur la poste.

JEUDI, 12 JANVIER 1882

A NOS LECTEURS

L'Opinion Publique est née le 1er janvier 1870 ; elle a donc atteint sa douzième année. Son enfance a été très heureuse. Jusqu'au moment où la crise commerciale et financière s'est fait sentir dans notre pays sa santé a été robuste ; elle grandissait à vue d'œil. Les mauvais jours arrivés, elle paya, elle aussi, son tribut. L'administration, qui affectionnait tendrement son enfant, s'imposa des sacrifices d'argent afin de la conserver à ses nombreux amis qui lui témoignaient de la sympathie. Ces sacrifices ne restèrent pas sans récompense. La réaction se fit. Nous faisons part de cette bonne nouvelle aux 5,000 abonnés qui sont demeurés sur la brèche et à ceux que les mauvais jours obligèrent de nous quitter. Beaucoup de ces derniers sont revenus à nous déjà. Chaque jour nous entrons dans nos livres d'abonnement de vieilles connaissances qui nous avaient seulement dit au revoir.

L'Opinion Publique est imprimée avec du caractère neuf et sur un papier de beaucoup supérieur à l'ancien. Là ne se borneront pas les améliorations que l'administration est disposée d'apporter au journal. On lui en fera subir de plus importantes. Les articles de fonds, chroniques, poésies, variétés, etc., seront écrits par des plumes habiles. Les feuilletons qui auront place dans nos colonnes seront des mieux choisis à tous les points de vue. Nos illustrations seront irréprochables. En un mot, les administrateurs de *L'Opinion Publique* feront en sorte de bien mériter, sous tous les rapports, de leurs amis.

Malgré toutes les dépenses faites et celles à faire, rien ne sera changé quant aux conditions d'abonnement. Le prix sera de \$3.00 par an, frais de postage compris. On peut s'abonner soit en s'adressant à l'administration soit à M. Paul Dumas, bureau de *L'Opinion Publique*.

BRADLAUGH ET PAUL BERT

Les deux hommes dont nous venons d'écrire les noms représentent, chacun dans son pays, les mêmes idées, qui les ont conduit à des résultats bien différents. A deux reprises, l'athéisme avoué de Bradlaugh lui a fermé l'entrée de la Chambre des Communes ; c'est l'athéisme tapageur de Paul Bert qui lui a valu un siège dans le grand ministère. Paul Bert, homme politique, ce n'est qu'une médiocrité avérée ; savant, c'est une réputation fort contestée en France, mais il est à la tête de ceux qui veulent *débonifier* la France, et c'est ce qui fait son mérite aux yeux des ultras. C'est triste à constater, mais c'est la vérité, et c'est d'autant plus triste que cet apôtre du matérialisme trône dans le gouvernement de cette France qui a si longtemps et si dignement porté le titre de fille aînée de l'Eglise.

La Chambre des Communes a une façon de comprendre et de pratiquer la décence et l'honneur qui contraste vivement avec l'allure de la Chambre française. En Angleterre, libéraux et Tories se sont réunis pour voter l'expulsion de Bradlaugh ; en France, l'entrée de Paul Bert n'a soulevé aucune réclamation, que la majorité, du reste, n'aurait pas tolérée. L'attitude du gouvernement libéral anglais a été approuvée par toute la presse de la Grande-Bretagne, tandis que la présence de Paul Bert à la Chambre n'a provoqué de protestation en France que chez les journaux catholiques.

Bradlaugh, expulsé de la Chambre aux deux dernières sessions, doit réclamer son siège à la prochaine, au mois de février. Il offrira de revenir sur ses pas et de prêter le serment d'usage, mais cela lui sera probablement refusé. On dit qu'un de ses amis présentera un bill à l'effet d'ouvrir les portes du Parlement aux athées comme elles l'ont été aux Juifs, mais le sort de ce bill

est connu à l'avance ; il n'arrivera pas à sa seconde épreuve. Il est difficile, en Angleterre, de heurter les idées reçues et de se faire une célébrité qui mène à quelque chose en affichant l'irrégion. Ce n'est pas que tous ces députés soient des dévots, tant s'en faut, mais tous ont de la tenue, et s'il ne sont guère attachés aux 39 articles d'Elizabeth et à la Reine comme papesse, ils veulent au moins paraître être tous grands observateurs de la forme, sinon du fond. Si vous n'avez pas de vertus, disait un vieux diplomate, ayez-en au moins les apparences. Beaucoup de députés aux Communes sont de son avis. Il n'y a pas qu'en France où l'irrégion ait fait des progrès ; elle a aussi marché à grands pas dans la Grande-Bretagne. Il y a une école matérialiste des plus redoutables en Angleterre. Darwin, Huxley, Herbert Spencer, sont des matérialistes aussi osés que Paul Bert, et qui veulent que l'homme ne soit qu'un poisson perfectionné ou un singe augmenté de la tête et diminué de la queue. Ils appartiennent également à ces savants qui combattent la foi au nom de la science, et qui sont d'autant plus à craindre pour la masse que leurs lecteurs n'ont pas le moyen de contrôler les données sur lesquelles ils appuient leurs dangereuses conclusions.

Claude Bernard, le maître de Paul Bert, prétendait avoir découvert, au bout de son scalpel, la première forme de la vie, ce qu'il appelait la protoplasme. Quel est celui parmi le nombre des badauds qui gobèrent la grande découverte, aujourd'hui bien dépréciée, même dans ce moment, des savants, quel est celui d'entre eux qui aurait pu s'assurer de la vérité ou de la fausseté des dires de Claude Bernard ?

Quant à la France, il ne faudrait pas conclure de la présence de Paul Bert et de sa nombreuse compagnie en Parlement, ni des décrets contre les ordres religieux, à l'irrégion du peuple. Sans doute, toute la radicaillerie est d'une impiété sans nom et d'une haine féroce pour tout ce qui a l'apparence d'une croyance.

Il est vrai que Blanqui a fondé l'an dernier un journal nommé *Sans Dieu ni Maître*, digne d'être l'organe de milliers de Français ; il est vrai que l'académicien Legouvé, que l'on ne taxera pas de cléricalisme, disait dernièrement dans une conférence : " Il faut du courage aujourd'hui pour prononcer le nom de Dieu tout haut, et qu'il y a maintenant le fanatisme de l'incrédulité comme il y avait jadis le fanatisme de la foi ; il est vrai que les Paul Bert sont plus impies que les monstres de 93, qui, au moins, reconnaissaient un Etre Suprême, mais malgré ces horreurs, la France est encore un des pays les plus croyants du monde. C'est elle qui alimente ces armées de missionnaires qui vont porter le flambeau de la foi sous tous les cieux et cueillir souvent les palmes du martyre : c'est encore la France qui fonde et conserve les plus beaux établissements religieux du monde, établissements si nombreux, si actifs qu'on les retrouve sur tous les points du globe. Ses Jésuites, ses Sœurs de charité, du Sacré-Cœur, ses Dominicains, ses Oblats, proclament en Amérique comme en Afrique, dans les pays protestants comme dans les pays catholiques, qu'en dépit des persécutions des gouvernements, la foi produit toujours, sur son sol fécond, ses œuvres les plus généreuses."

La grande faiblesse de la France, c'est l'apathie des bons citoyens pour tout ce qui concerne le gouvernement du pays et l'audace des révolutionnaires. Taine, un libéral avancé, mais un écrivain qui se respecte et a l'amour de la vérité, avance et prouve dans sa grande histoire, la *Conquête Jacobine*, que c'est une poignée d'audacieux qui a fait 93. C'est le même fait qui se répète aujourd'hui. Les radicaux élèvent une barricade parce qu'on leur interdit un banquet, et des millions de catholiques laissent expulser 65,000 religieux en se contentant de gémir. Un journal le leur disait naguère : " les monarchistes savent se plaindre admirablement, s'ils ne savent pas agir." Le fait est qu'il n'y a personne comme eux pour lever les bras au ciel et dire : quand tout cela finira-t-il ? Que de choses tous ces braves gens pourraient apprendre de l'Angleterre ! Que dix Français intelligents et énergiques passent quelques mois en Angleterre, qu'ils y étudient le fonctionnement des partis, leur organisation, qu'ils reviennent en France avec des idées nouvelles, des idées pratiques, qu'ils se mettent à l'œuvre et ils verront bien vite l'utilité de cette maxime : Aide-toi, le ciel t'aidera. Ce

jour-là, il y aura en France une opinion publique comme en Angleterre, on ne pourra jamais y renouveler ce fait monstrueux de l'expulsion de 65,000 religieux, qui n'est pas concevable en Angleterre, et les Paul Bert y seront tout aussi honnis que les Bradlaugh en Angleterre.

A.-D. DECELLES.

LA VIEILLE ANGLETERRE RUBALE

Round about a great Estate, By Richard Jefferies—
London 1880

I

Ce livre—l'auteur nous en prévient dans sa préface— nous donne un tableau de la vie rurale en Angleterre, non pas l'Angleterre d'aujourd'hui, transformée par la vapeur et l'électricité, et dont les enfants du moindre *cottager* savent lire et écrire, mais l'Angleterre d'il y a deux ou trois quarts de siècles, alors que la population des villages et même des petites villes se contentait de suivre les vieux errements de ses aïeux.

M. Richard Jefferies, que de nombreux ouvrages sur la vie à la campagne ont depuis longtemps désigné à l'attention du public anglais (*), n'est point un rétrograde. Il ne désire pas le retour du bon vieux temps. " Mes sympathies, dit-il, et mes espérances sont avec les lumières de l'avenir, seulement je désirerais qu'elles vinssent naturellement." C'est un progressiste et non un utopiste, et il ne rêve aucun bouleversement. Inutile de dire qu'il connaît à fond le sujet qu'il traite, qu'il aime la campagne et même ses habitants. Il peint ceux-ci au naturel, sans dissimuler leurs défauts, sans les exagérer non plus. A vrai dire, son livre n'est pas un tableau, comme nous le disions tout à l'heure, mais une série d'esquisses dans lesquelles gens, animaux et plantes passent tour à tour sous nos yeux. Le domaine autour duquel l'auteur fait sa ronde à travers champs et prés, porte le nom d'Okebourne Chase, et le premier personnage qu'on nous présente, est maître Hilary Lockett, un des principaux tenanciers du domaine, et dont la famille, depuis plusieurs générations, y est attachée presque aussi solidement que celle du propriétaire.

II

Hilary Lockett est un type de fermier enrichi et auquel les longs services de ses pères ainsi que les siens propres donnent toutes sortes de privilèges. Rien ne se fait sur le domaine sans qu'on le consulte. Il a droit de chasse et soupe souvent d'une perdrix qu'il mange complètement, os et chair. Sa ferme s'étend sur plus de cinq cents acres, sans compter la maison et quatre-vingt-dix acres de prairie qui constituent sa propriété en bien-fonds libre. Si vous ajoutez à cela qu'il a été dans son jeune temps l'homme le plus fort du village, qu'il a jadis écrit son nom sur le plafond blanchi à la chaux de la brasserie, en ayant un poids d'un demi quintal suspendu à son petit doigt, et qu'il lui reste une bonne partie de cette grande force—car il n'est pas vieux—vous avouerez qu'il est l'homme le plus heureux de la contrée ; mais il le dissimule soigneusement. Dans les meilleures années, il se plaint du mauvais rendement de la récolte, déplore la concurrence américaine, l'extension des cultures d'avoine (notez qu'il en cultive lui-même et la vend fort cher), et parle quelquefois de se retirer sur ses quatre-vingt-dix acres, comme Achille sous sa tente, sous prétexte qu'il n'y a plus profit pour lui à cultiver le reste, qu'il garde toutefois par pur dévouement. Il note sur un vieil almanach tous les événements importants arrivés à la ferme depuis qu'elle est sous sa direction, et pourrait vous dire exactement la date à laquelle la défunte vache " Beauty " a vêlé il y a vingt ans.

Après Hilary, M. Jefferies nous présente sa fille Cicely, enfant dans les premiers chapitres, presque nubile dans le dernier. Il nous la montre tour à tour assise rêveuse sur un bloc de bois, sous le manteau de la vieille

(*) The game Keeper at home. Wild life in a Southern County. The amateur poacher. Greene fern farm. Hodge and his masters.